

CHEVAUX, ANES ET PONEYS DE LA BELLIOLE

HIER A AUJOURD'HUI

- ECRIT EN OCTOBRE 2011

A La Belliole, comme dans les communes alentour, Courtoin, Villeneuve la Dondagre, Domats, Saint Valérien, Montacher (...) la présence de nombreux chevaux de labour est attestée depuis des siècles, plus encore que dans d'autres régions françaises où les chevaux étaient plus rares, parfois remplacés par des bœufs, voire par l'unique vache du paysan.

Notre contrée est naturellement généreuse, située sur des nappes phréatiques qui, en temps normal, la préservent de la sécheresse : les prairies sont grasses, mais la terre est lourde. Elle offre de la nourriture en abondance à nos amis herbivores, mais, en retour, elle a longtemps eu besoin d'eux, de leur force imposante, pour les travaux des champs.

Percherons, Boulonnais et autres chevaux de trait, aux robes grises ou brunes, aux flancs puissants, y ont effectué toutes les tâches que les tracteurs accomplissent aujourd'hui. Il y avait aussi des ânes, des mules et des poneys pour les transports plus légers, le jardinage et la balade, jusqu'à la fin des années cinquante...

Ce n'était pas, pour autant, une époque facile, ce qui explique que la mécanisation ait été, en général, si bien et vite acceptée, à partir des années soixante. Mais, parallèlement, la plupart des exploitations agricoles ont disparu. Les engins agricoles, de plus en plus perfectionnés, ont remplacé les gros limoniers. Mais la race des chevaux a résisté, humblement d'abord, puis de plus en plus vigoureusement, à son élimination programmée. Elle s'est adaptée, offrant d'autres services, bénéficiant aussi du profond attachement qui était resté ancré dans les cœurs des hommes et des femmes de nos villages.

Petit à petit, d'autres chevaux, parfois plus légers - mais pas toujours - quelques ânes et des poneys ont réinvesti notre commune de La Belliole, en bordure des habitations, des fermes reconverties en résidences et autour des belles demeures, à l'orée des bois et dans nos prairies. Entre hier et aujourd'hui, entre les anciens et les nouveaux arrivants de notre commune, ils créent des liens de voisinage, ils esquissent un trait d'union entre les générations. Pour mieux les connaître, allons à leur rencontre !

Les chevaux d'hier

Peu de juments à La Belliole autrefois. Ce sont plutôt les chevaux males, souvent entiers, parfois hongres, qui étaient employés dans les fermes. Tel le voulait la tradition et

l'organisation des travaux, même si ce n'était pas le cas partout en France. Ce choix était probablement dû au fait que l'on attelait fréquemment, dans la région, plusieurs chevaux ensemble, deux, trois parfois même quatre. Pas question, dans ces conditions, de mélanger les genres !

En général, les juments étaient dans de petites fermes (sauf à Courtoin où il y avait des poulinières, voir plus loin), celles qui n'abritaient qu'un seul cheval. Il arrivait qu'on les marie avec l'un des beaux étalons des grandes fermes et qu'un joli petit poulain naisse au nez et à la barbe des haras nationaux, chargé de contrôler la reproduction des chevaux sur tout le territoire français. Procéder ainsi n'était pas vraiment interdit, sauf que le poulain, privé de ses papiers d'origine, était plus difficile à vendre. Mais qu'importe s'il restait dans la commune, dans la famille !

Les petites fermes, qui n'avaient qu'un seul cheval, s'entraidaient pour les labours. Dans les grandes fermes, il y avait des centaines d'hectares, plus d'ouvriers agricoles, de chartiers et de garçons d'écurie. Il fallait du monde pour s'occuper des chevaux et les canaliser n'était pas toujours facile. En hiver, il fallait encore les sortir de leurs stalles, en les tenant en main, pour les détendre...

Petit tour d'horizon des chevaux de la commune, rendu possible grâce aux précieux souvenirs de Jean-Pierre Farobbia, Marcel Ménigault et leurs épouses :

- A la ferme Dupin, on comptait 4 chevaux ; ils ont été les derniers de la Belliole même, y compris, en 1958, après l'arrivée de M. Oscar Fourcroy, notre ancien maire (voir plus loin).
- 4 aussi à la ferme des Rousseaux, chez Patrick et Guylaine Andreozzi aujourd'hui.
- 4 au Chêne au Roi (où il y avait même l'emplacement de 5 chevaux), dans la grande exploitation reprise par Christian Lanckriet.
- Aux Charlots, à côté du château de Séreville, on comptait 3 chevaux.
- La ferme située au début de la rue de Garlande abritait 3 chevaux.
- Plus loin, sur la même rue, là où sont installés aujourd'hui les chevaux et l'âne de Fabrice et Aline Verzotti, 3 chevaux aussi.
- A la ferme de Garlande, au moins 2 chevaux.
- Aux Masures, rue des Prés Caillats (chez Bruno Lemaître), il y avait 2 chevaux aussi.
- Toujours aux Masures, 8 rue de la Mardelle, à la ferme des Devaux (où sont Sébastien et Nicole Leconte aujourd'hui), il y avait 2 chevaux, qui ont d'ailleurs été les derniers des chevaux de trait des Masures.

Toutes les fermes avaient au moins un cheval, aux Gélins, aux Gravois, chez les Farobbia, en face, chez Balagué, à la ferme du Champ du gris où sont maintenant installés les attelages de Dominique et Marie Oleksy (à la limite entre Montacher et La Belliole) etc.

Au Château des Pervenches, il y a eu des chevaux de selle et d'attelage. En cas de besoin, Mme de Baillancourt prêtait sa jument percheronne et sa calèche, dans le village. Il y eut aussi, au Château, un âne (ou une mule ?), qui tirait la carriole et aidait aussi aux travaux du jardin. On le (ou la ?) voyait trotter un peu partout dans la commune, en tirant sa charrette. Des poneys auraient aussi permis, à une certaine époque, de relier, pour les enfants, le Château de Courtoin à celui des Pervenches.

M. Vigier se souvient d'une anecdote plus récente, arrivée à sa jument : un sanglier était follement tombé amoureux de la belle pouliche et lui faisait des avances dans le pré. Las,

contrairement à la grenouille de la fable, le sanglier n'est pas parvenu à se transformer en "prince cheval charmant". Il fut vertement éconduit par la jument !

A La Belliole, il y avait aussi un charbonnier qui travaillait dans les bois des Prés Caillats, avec son âne. Celui-ci connaissait si bien le chemin que l'on pouvait donner les rênes à un enfant inexpérimenté et être sûr qu'il le mènerait tout droit au bois.

C'est dans la commune voisine de Courtoin, que se trouvait la plus grande exploitation agricole de la région : 270 hectares, dont près de la moitié en prés, avant que les terres soient drainées. M. Michel Lanckriet, qui y a longtemps vécu, nous a raconté qu'on y comptait 15 chevaux, des hongres pour les travaux des champs (alezans et bais pour la plupart) et des juments poulinières car il s'y faisait aussi un peu d'élevage de chevaux. Pour les saillies, le propriétaire de l'étalon ("une énorme bête !") se déplaçait de ferme en ferme, à la demande. La ferme de Courtoin comptait 5 chartiers. Dès l'aube, les chevaux étaient pansés et soignés pour éviter les blessures de sangles, toujours à craindre car les chevaux suaient sous les harnais...

Travaux et métiers

Les chevaux labouraient, ils hersaient, ils tiraient les semoirs, les gerbières, les tombereaux. Ils aidaient à la coupe de l'herbe pour les vaches. A l'époque on cultivait beaucoup de luzerne pour les vaches et les chevaux, du maïs aussi, pour les bêtes, des céréales, dont beaucoup plus d'avoine qu'aujourd'hui (pour les chevaux bien sûr !).

Il n'était pas rare que trois chevaux soient attelés ensemble, notamment pour les labours : trois chevaux pour un seul soc.

Il y eut jusqu'à deux maréchaux-ferrants sur la commune, l'un au centre de la Belliole, l'autre aux Masures ; plus tard n'y en eu plus qu'un à Saint Valérien, mais toujours aussi celui de Domats. Il y avait bien sûr aussi un grand marchand de chevaux, célèbre dans toute la région, Paillery, installé aussi bien à Sens qu'à Saint Valérien.

De temps à autre le Conseil de révision (un service de l'Etat français) passait inspecter les chevaux. Chaque année, certains étaient réquisitionnés pour l'armée française, après avoir été payés à leur propriétaire. Ils étaient conduits à la caserne de Sens et, de là, transférés à Troyes (souvent à pied !) où étaient rassemblés les chevaux militaires de cette partie de la Bourgogne.

Dans l'après guerre, les bovins ont résisté plus longtemps que les chevaux à la mécanisation, puis au drainage des terres agricoles. De nombreuses vaches étaient élevées sur le territoire de la commune de La Belliole ; on en comptait une trentaine à la ferme Dupin, des veaux et un taureau. A la ferme de Courtoin, il n'y avait pas moins de 150 vaches, dont 40 vaches laitières, les autres élevées pour la viande. La plupart des exploitations de taille moyenne possédaient plusieurs vaches, pour les propres besoins de la famille et aussi pour la vente du lait (à titre d'exemple, 6 vaches à la ferme des Devaux jusqu'à une période assez récente). Récolté chaque jour par le laitier qui passait, le lait frais était vendu à l'entreprise Senoble ou à la laiterie de Pont sur Yonne.

Certaines fermes élevaient aussi des moutons, mais en moins grand nombre : il y en avait quant même plus d'une centaine à la ferme des Charlots.

Souvenirs

Tous ceux qui nous ont confié leurs souvenirs de cette époque en gardent un brin de nostalgie : travailler avec les chevaux était dur, parfois dangereux, mais il y avait aussi de bons moments, comme ceux des moissons : tous les jeunes des villages s'y retrouvaient et "on s'amusait bien". Rien à voir avec la solitude du cultivateur qui se retrouve seul aujourd'hui sur son engin agricole, même si les tracteurs sont de plus en plus puissants et bien aménagés.

Il y eut aussi des moments difficiles, comme en 1947 : la chaleur et la sécheresse y ont été terribles dans notre région : des chevaux sont morts au travail, d'insolation, dans les champs. Les prés étaient grillés et les gens allaient couper des joncs dans le Lunain pour nourrir leurs bêtes.

D'autres souvenirs sont heureusement plus amusants. Mme Fourcroy nous a ainsi raconté l'histoire d'un "drôle de zèbre", "Bijou", cheval de trait de M. Dupin. Lorsque ce dernier a loué sa ferme à M et Mme Fourcroix, il n'a pas souhaité se séparer de Bijou, probablement parce qu'il lui était attaché. Bijou est donc resté un an ou deux dans l'exploitation, où il a continué à rendre quelques services, pour le ramassage des betteraves notamment. Mais Bijou avait plus d'un tour dans son sac. Fugueur expérimenté, il était capable de profiter de la moindre seconde d'inattention pour vous fausser compagnie et démarrer au galop à travers la campagne ! Attelé ou pas, qu'importe : la charrette n'avait qu'à suivre lorsqu'il prenait la "clé des champs", une expression qui lui allait comme un gant.

Bijou fut le dernier cheval de trait de La Belliole. Mais son tempérament farceur a peut-être laissé quelques traces dans l'air de notre commune où les chevaux d'aujourd'hui, venus pourtant de nombreuses années après lui, sont volontiers joueurs, gais et attachants, comme on peut le constater sur les photos qui suivent, dans cet album qui leur est consacré !